

ARTHUR DREYFUS

**HISTOIRE
DE MA
SEXUALITÉ**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA SYNTHÈSE DU CAMPHRE, *roman*, 2010.

BELLE FAMILLE, *roman*, 2012 (Folio n° 5670).

Aux Éditions Flammarion

LE LIVRE QUI REND HEUREUX, 2011.

HISTOIRE DE MA SEXUALITÉ

ARTHUR DREYFUS

HISTOIRE
DE MA
SEXUALITÉ

roman

nrf

GALLIMARD

« Et les rires bruyants qui avaient accompagné si longtemps, et, semble-t-il, dans toutes les classes sociales, la sexualité précoce des enfants, peu à peu se sont éteints. »

Michel FOUCAULT,
Histoire de la sexualité

Il y a quatre ans m'est venue l'idée d'écrire un livre sur l'histoire de ma sexualité, qui s'intitulerait *Histoire de ma sexualité*. Pendant plusieurs mois, j'ai compilé des notes sur un carnet, sur la sexualité en général, sur les souvenirs de nature sexuelle que j'avais accumulés jusqu'au début de l'adolescence (la fin de l'enfance). J'ai décidé de me limiter à cet espace-temps pour deux raisons :

— parce que l'histoire d'une sexualité commence aussitôt qu'elle se termine ;

— parce que l'enfant contenu dans l'adulte est autre que moi.

★

À mesure que les notes s'amoncellent, je réalise, sidéré, que les souvenirs sont nombreux. Je croyais au départ rassembler deux ou trois scènes pittoresques. Les images déferlent en cascade, et la pêche à la mouche devient pêche au filet.

Après que les notes sont à peu près complètes, se déploie une période de plusieurs mois où je vais chercher, en vain, de nouveaux sujets de romans. Non seulement nouveaux, mais surtout : éloignés de moi.

Quelque chose me détourne de cette histoire-là, et je ne sais définir cette chose. Lorsqu'on écrit — à plus forte raison lorsqu'on commence d'écrire —, on s'impose de n'écrire que le nécessaire. Conformément aux clichés, on se rappelle que l'œuvre n'est valable qu'à condition de répondre à une *nécessité*.

Je fixe mon reflet. Je vois un jeune écrivain qui n'ose se définir comme tel, qui dit par pudeur qu'il « écrit des livres », et dont quelques journalistes parlent de temps à autre. Je vois le tombeau d'un enfant.

Je réalise que le métier d'écrire n'est pas l'écriture, mais le désamorçage. *Désamorcer* le sabotage des sujets qui comptent. Se battre contre soi-même, en agent double.

Poussé dans mes retranchements par mon petit ami — pas de meilleure manière de le dire —, je m'endors avec la mauvaise conscience de me lancer dans un projet égoïste, destiné à quelques amateurs d'homosexualité littéraire. Au matin, la sagesse me rappelle que la création ne se justifie pas.

Pour de bon, je prends la décision d'écrire l'histoire de ma sexualité.

Quelques semaines plus tard, Jeune Homme (mon ami le plus âgé), dont Cocteau appuyait les débuts au

théâtre il y a soixante ans de cela (et qui peut invoquer une vieille connaissance en disant : « Il avait fait carrière dans le muet à Hollywood »), me conseille, sans que je lui aie fait part de mon intention, de ne pas « m'enfermer dans un sujet », au risque de réduire drastiquement « mon audience ». Il cite un dramaturge gay de ses amis, dont les pièces ne comportent que des personnages homosexuels. Jeune Homme s'indigne : « À croire que rien d'autre n'existe. » Au sortir du déjeuner, j'abandonne l'idée de consigner l'histoire de ma sexualité.

D'autres sujets de romans s'ébauchent tour à tour. Je suis prêt.

Prêt — mais au point mort. En train d'y réfléchir, encore. L'évocation de mon audience est une fausse route. Je prends conscience que, dans le récit en procès, l'idée du risque me rassure. *Liquide pré-séminale de l'écriture.*

Conçoit-on une bonne raison d'écrire ?

★

Cactus dit :

- Tu te livres beaucoup dans ce préambule.
- Mais je n'évoque aucun souvenir sexuel.
- Tu parles de ton rapport à l'écriture, donc de ton rapport à la vie.

★

1. Le premier souvenir, c'est celui qui me précède, et qui explose bien plus tard, au détour d'un porte-clés. Je suis dans la voiture avec ma mère qui me conduit au collège, nous longeons l'hôpital Édouard-Herriot, à Lyon (c'est le décor qui vient, ni beau ni laid, transparent comme un tag effacé ; nuancier de couleurs ternes : gris, neige, sable, bleu très pâle, anthracite, coquille d'œuf, crème). Nous écoutons Fréquence Jazz, Rire et chansons, ou Nostalgie. Ondule entre mes doigts un cœur en inox pendu à une chaînette. Pour la Saint-Valentin, en vertu d'un montant minimum d'achat dans les boulangeries Paul, ma mère a reçu en cadeau ce porte-clés promotionnel, sur la face duquel est gravée la marque PAUL.

J'aime la sobriété de l'objet, comme le sens qu'il adopte au creux de mes mains. Je ne connais pas de Paul (mais conçois, en secret, le projet d'en rencontrer un sans délai pour lui faire don de cette amulette). On se donne trop de peine. À cet instant précis, le fétiche m'est retiré : « Tu ne peux pas garder ça, les gens penseraient que tu es amoureux d'un Paul. »

L'agglomération fait couler sa tiédeur durant quelques minutes supplémentaires lorsque tout à coup ma mère ajoute, comme si c'était la suite logique : « Paul c'est ton quatrième prénom ; après Arthur, Jean et Simon — Jean et Simon pour tes grands-pères ; Paul pour le prénom abandonné. Au dernier moment j'ai changé. À cause des initiales. *Paul Dreyfus* : on t'aurait chambré à l'école. »

À l'époque, je souris en dedans. Je suis surtout déçu pour mon porte-clés. J'embrasse ma mère, je claque la portière. Débute le cours de géographie. Quelques années plus tard, l'échange me revient ; mon sourire est plus franc.

Hormis d'elles-mêmes, les mères ne sont dupes de personne.

Projet abandonné de premier chapitre

Ces brasseries sont faites pour ça. J'ai dîné avec mon père. *Dîner avec son père*. L'expression figure en gras dans le dictionnaire des fils honnêtes. Parler de Maman, du travail, du voyage ; évoquer sans gêne les succès professionnels, qui sont autant de succès parentaux, puis avec un enthousiasme de conséquence l'argent encaissé (la richesse en France est encombrante partout sauf là). Attention aux impôts. On pose sur la table une carte bleue dorée. Retour en voiture de location, plongé dans cette espèce de silence endémique des habitacles où se trouvent père et fils réunis.

Dès qu'il pénètre dans mon appartement, qui lui ressemble si peu par ses ingrédients mais tant par son désordre, mon père se dévêt. L'instant d'après, on me demande d'éteindre la lumière. J'ai à nouveau huit ans.

Je respire l'odeur que dégage le corps de mon père, mélange d'haleine de dentifrice, du fond de sauce de son magret de canard, des vapeurs capiteuses d'un

cigare refroidi, du gaz continu que répand son système digestif pris par l'anxiété, et d'une cologne aux agrumes.

Au lit, je compose en frémissant le numéro d'un réseau gay par téléphone. Paris-IDF. Le timbre mâle du *bienvenue* qui m'accueille fait battre la poitrine. Derrière la porte de ma chambre, mon père émet un premier ronflement. Les tonalités du répondeur, tantôt misérables tantôt encombrées — toutes injectées d'urgence —, prennent mon sexe. M'accroche une voix plus jeune, et méchante comme la honte. Il faut bien vivre. La voix empoche mon adresse et démarre son scooter.

J'ai transmis le numéro de l'immeuble qui jouxte le mien (celui de Matelot, dont je garde en tête le digicode). Silencieusement, à la faveur du vrombissement de mon père — qui atteste son état inoffensif —, je passe de vieux vêtements, que les traces du désir ne pourront endommager.

À tâtons je quitte mon logis, poussant la porte d'entrée sans la clore. Mon cœur bat comme quand j'aime. Dans la rue : un vacillement fait homme s'engage dans ma direction. La voix a vingt-cinq ans. Elle est noire, et svelte. Deux réverbères grésillent. Me reviennent les colonnes sombres du *Roi Lion* envahies après le jour par une cohorte de prédateurs. Nous descendons à la cave. Noir sur noir.

À la lumière blafarde d'un smartphone, il dévoile son sexe reptilien, accoutumé à tirer son plaisir de celui qu'on lui procure. Pour entrer en matière sans faute médicale, j'engloutis ses testicules, fais circuler ma langue le long de cet interstice à émotion écrasé sous la pesanteur des bourses, qu'ensache le papier à cigarette du plus haut galbe des cuisses (où viennent se nicher à

quinze ans les vergetures du temps, quand il prend de l'avance).

Sa bite n'enfle pas. Le gland qui la leste pointe la poussière. Une main saisit fermement mes cheveux pour orienter la bouche. Je n'aime pas qu'on me tire les cheveux (j'ai peur de les perdre). Je dégaine une capote. Doublée d'un regard esclave que catalyse la contreplongée, une sentence de justification escorte mon geste (probablement : « J'ai une copine »). Pas un bruit. J'applique l'anneau sur son sexe par-dessous. C'est souple comme une pâte. Les doigts sur mon crâne lâchent soudain prise. Ils chassent mon menton. J'insiste en léchant davantage la base de la verge. Trop tard : le dézippage de ma braguette résonne en fausse note. On n'abandonne rien moins pacifiquement qu'une jouissance. Ses yeux virent à l'antipathie. Il disparaît dans les escaliers. Je manque un polar dont la bande-annonce me raidit.

Nocturne : un homme rejoint l'armée des silhouettes qu'on ne connaît pas.

Retour tranquille à la maison. Je me branle, les doigts plaqués sur le museau, traquant les vestiges du delta où s'évanouissent tant de langues. La présence de mon père me rassure. Avoir évité de justesse la saleté. Dormir. Au matin, se poser une question, dont on sait par avance qu'elle n'appelle aucune forme de réponse : *comment en suis-je arrivé là ?*

2. Le sapin de François est presque nu. Sur ses branches, pendille un seul souvenir. Nous sortons de classe, je suis en CP dans une école privée catholique — c'est la bonne école du quartier —, il faut passer sous le préau pour rejoindre la cour de récréation. Je ne me rappelle aucune sensation, aucune phénoménologie, mais la structure du bâtiment (son volume, sa géographie) reste figée comme un destin.

Photo de classe. Ma maîtresse se nomme Isabelle Jeannot — *comme Jeannot lapin* : à l'époque c'est ce que je me dis — aujourd'hui j'ai oublié qui est ce Jeannot. Le cliché respire les années 1990. La fresque au mur, derrière les trois rangées d'élèves, ressemble à une toile de Gerhard Richter. Sur fond blanc, c'est une banderole non figurative constellée de traces rouges, bleues, jaunes, vertes, orange. Quelques fusains charpentent l'œuvre collective. La maîtresse porte le tailleur d'Ally McBeal. Une chaînette en or coule au-dehors de son chemisier. Je suis vêtu d'un pull rouge vif, d'un jean gris et de Converse rouges, avec le bout en caoutchouc blanc. Je suis extrêmement blond. Sur l'écran de mon téléphone,

des années plus tard, j'agrandis l'image téléchargée. Je m'observe : on dirait que je demande pardon d'avoir grandi si vite.

Ça y est : je crois reconnaître François — à la faveur d'un col de chemise bien repassé, d'une mèche sur le côté; futur ingénieur en informatique, miniature avocat fiscaliste. La mémoire se morcelle — sans prendre de l'ampleur, elle se fragmente en éclats plus petits : une maison aux alentours de Lyon d'où l'on aperçoit les platanes du jardin public, un chemin gravelé, une première console vidéo (Sega Saturn), la prise en compte de la virilité de mon ami.

Et sous le préau, seul sur la ligne de départ, ce souvenir d'une sortie de classe par temps bruineux où je retourne trois fois cette question : oui ou non mon bras sur son épaule? — où le bras se pose en fin de compte, et que François, machinalement, passe le sien derrière ma nuque. Deux gamins clopinent vers le centre de la cour, où se dessine le terrain de basket.

Premier sentiment d'infini.

J'ai voulu tout dire, pour qu'il ne reste que les secrets.



Histoire de ma sexualité
Arthur Dreyfus

Cette édition électronique du livre
Histoire de ma sexualité de Arthur Dreyfus
a été réalisée le 10 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070143986 - Numéro d'édition : 261999).
Code Sodis : N60489 - ISBN : 9782072529511 -
Numéro d'édition : 262001.